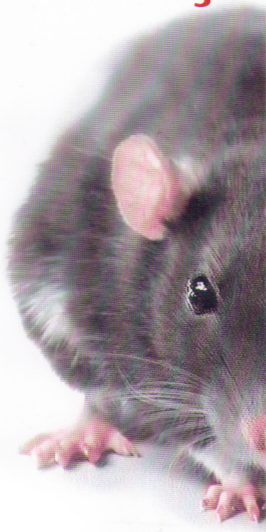


# Ethnologie française

2009 / 1 - Janvier  
Revue trimestrielle



## LES ANIMAUX DE LA DISCORDE

puf

# LES ANIMAUX DE LA DISCORDE

---

## Introduction

### RESPONSABLES SCIENTIFIQUES

- 5 Vanessa Manceron et Marie Roué  
*Les animaux de la discorde*
- 11 Gérard Collomb  
*Sous les tortues, la plage ? Protection de la nature et production des territoires en Guyane*
- 23 Marie Roué  
*Une oie sauvage qui traverse les frontières. La bernache du Canada*
- 35 Catherine Mougnot et Marc Mormont  
*États de guerre ou de paix... Autour de la prolifération des « rats »*
- 45 Vinciane Despret  
*Quand les mâles dominaient... Controverses autour de la hiérarchie chez les primates*
- 57 Vanessa Manceron  
*Grippe aviaire et disputes contagieuses. La Dombes dans la tourmente*
- 69 Kay Milton  
*Science and Personhood on the Farm. Cattle in Crisis in the UK*
- 79 Frédéric Keck  
*Conflits d'experts. Les zoonoses, entre santé animale et santé humaine*

- 89 Sergio Dalla Bernardina  
*Le gibier de l'apocalypse. Chasse et théorie du complot*
- 101 Åsa Nilsson Dahlström  
*"Shoot, dig, and shut up !" Differing Perceptions of Wolves in Urban and Rural Sweden*
- 109 Cécilia Claeys-Mekdade et Laurence Nicolas  
*Le moustique fauteur de troubles*

### Note de recherche

- 117 Catherine-Marie Dubreuil  
*L'antispécisme, un mouvement de libération animale*

### VARIA

- 123 Antoinette Molinié  
*Le taureau aux ailes de condor. L'invention indigéniste d'une chimère andine*
- 133 Véronique Dassié  
*Les fils de l'intimité*
- 141 Florence Levert  
*L'« élevage » des bébés à Fécamp (1894-1928)*

### Comptes rendus

# L'antispécisme, un mouvement de libération animale



Catherine-Marie Dubreuil  
Université de Limoges

Catherine-Marie Dubreuil  
Université de Limoges  
33, rue François-Mitterrand  
BP 23204  
87032 Limoges  
catherine.dubreuil@unilim.fr

Le mouvement de libération animale français, ou antispécisme<sup>1</sup>, est apparu en 1985 après la diffusion d'un texte destiné au milieu libertaire<sup>2</sup>, signé par trois étudiants lyonnais. Ils se font connaître lors de concerts, de soirées, de réunions dans les milieux libertaires et punk. Quelques militants contestataires les rejoignent, ensemble ils inventent l'antispécisme. Peu après, ils créent la revue *Les Cahiers antispécistes*, qui restera leur essentiel support médiatique. Leur communication passe aussi par les sites Internet, par les « fanzines » ou « feuilles d'opinion » qu'ils échangent et distribuent lors de leurs rencontres et de leurs manifestations. Les antispécistes sont jeunes (entre seize et trente ans), urbains. La centaine de militants des origines s'est constituée peu à peu en réseaux et en collectifs dans les grandes villes (après Lyon, Paris, Rennes, puis Strasbourg, Lille, Dijon, Toulouse) et elle s'est amplifiée jusqu'à concerner quelques milliers de militants réguliers et occasionnels et de sympathisants actifs<sup>3</sup>. Intellectuels, enfants de la classe moyenne (milieux d'enseignants notamment), ils ont un bon niveau d'études et militent pour les droits de l'homme sous diverses formes<sup>4</sup>. Célibataires ou vivant en union libre, ils traversent et partagent squats et appartements. Ils expérimentent un mode de vie alternatif et tentent d'inventer des pratiques non hiérarchiques et non autoritaires, dans une volonté de reconquête de l'existence sous le signe de la liberté et de l'autonomie. Ils veulent inventer un monde sans souffrance et sans domination pour tous, humains et animaux.

Le combat que mène le mouvement antispéciste de libération animale revendique un traitement identique

pour les hommes et pour les animaux, en vertu de leur capacité commune à vouloir vivre et à pouvoir souffrir. La profession de foi de ce courant peut se résumer ainsi : « *Le spécisme est à l'espèce ce que le racisme et le sexisme sont respectivement à la race et au sexe. En pratique, le spécisme est l'idéologie qui justifie et impose l'exploitation et l'utilisation des animaux par les humains de manières qui ne seraient pas acceptées si les victimes étaient humaines [...]. La lutte contre ces pratiques et contre l'idéologie qui les soutient est la tâche que se donne le mouvement de libération animale.* »<sup>5</sup>

Cette mouvance, en conflit avec la société globale, lutte pour l'abolition de la division du monde entre dominés et dominants et pour la liberté des humains comme des animaux. Ce combat engage les militants dans un ensemble de revendications multiples et leur fait espérer une reconnaissance politique, dans la lignée des avancées pour les droits de l'homme et les droits des minorités avec lesquelles ils se sentent en affinité. Par contre, ils s'estiment loin des groupes de défense animale avec qui, à leurs débuts, ils ont voulu s'entendre sans y parvenir.

## ■ Antispécisme et défense animale : les principales divergences

Faisant appel à la bienveillance et à la morale de l'homme, les mouvements de défense animale invitent généralement à se comporter avec « gentillesse » envers les animaux. Dans un souci de modération, ils tolèrent

l'exploitation des animaux et leur abattage, considérés comme des maux nécessaires pour la subsistance et les besoins de l'humanité. Ils visent à supprimer la souffrance animale dans les limites du possible, compte tenu des impératifs de la civilisation dans laquelle nous vivons. Invoquant la dignité humaine qui se grandit en réduisant la souffrance des animaux, ils se situent dans une perspective essentiellement humano-centrée : il est bon pour l'homme de ne pas être cruel envers les animaux. Critiques vis-à-vis de l'élevage industriel pour la consommation humaine, ils plaident pour le retour à un élevage fermier qui garantirait aux animaux de rente des conditions de vie plus supportables. Mais un tel retour ne peut s'envisager que si les humains consentent à manger moins de viande, d'où les encouragements au nom de la diététique, de la solidarité avec le tiers-monde, de l'éthique : « Protéger les animaux [...] c'est aussi nous protéger contre cette férocité mal endormie au fond de nous qui sans cesse menace de défigurer le visage humain [...] En ce qui concerne les animaux destinés à la boucherie, il faudrait être végétarien particulièrement intolérant pour y opposer, pour soi et pour les autres, une condamnation et un refus total et définitif » [Chapoutier, 1990].

• *Compassion et modération contre raison et radicalité*

Proches par le constat de la souffrance animale, la protection animale et l'antispécisme n'en tirent cependant pas les mêmes conclusions. L'essentiel de la controverse doctrinale tient à ce que la défense animale s'appuie sur la dignité humaine, raisonne en termes d'espèce. Elle ne remet pas en cause le principe de

l'exploitation des animaux qu'elle tente seulement d'adoucir ; elle ne revendique donc pas le végétarisme comme solution.

Pour les antispécistes, le sentimentalisme et les bonnes intentions (émotion et morale) ne permettent pas de répondre à la question pour eux essentielle : que faire concrètement pour causer moins de souffrance ? Ce n'est pas par « amour des bêtes » que les choses vont changer. Faut de réflexion et d'arguments « rationnels », la défense animale nuirait à la libération des animaux en ne permettant pas d'atteindre les objectifs qu'elle se fixe. La revendication d'exigences radicales, non protectionnistes ou compassionnelles, puise souvent sa justification dans l'histoire des luttes antiesclavagistes dont Jérémie<sup>6</sup>, militant antispéciste depuis plus de dix ans, se considère comme un successeur : « C'est sûrement très bien qu'on ne fouette plus les esclaves, mais ils restent esclaves ! Ce n'est pas les gens qui luttèrent pour que les esclaves soient mieux traités qui ont aboli l'esclavage ! » En écho, un autre membre du mouvement souligne les effets indésirables d'un réformisme même sincère : « C'est comme si Amnesty International faisait toute une campagne pour que, quand les gens torturent les autres, ils les torturent avec des outils qui font moins mal, ça paraît absurde ! » Si les antispécistes reconnaissent l'utilité du travail de la Société protectrice des animaux, et plus généralement des mouvements de défense des animaux, ce genre de combat ne saurait les satisfaire. Le statut et le sort de l'animal restent inchangés. Leur radicalisme idéologique se traduit également de façon stricte au quotidien, en ne tolérant aucune contradiction entre les idées et les pratiques.



1. Groupe antispéciste participant à la Veggie Pride (Fête de la fierté végétarienne) du 19 mai 2007 à Paris (photo : Emmanuel Lebœuf).

• *Manger ou ne pas manger de la viande ?*

Pour les antispécistes, la question fondamentale est celle de l'alimentation carnée qui conduit à interroger la problématique de sa « fatalité biologique » concernant l'être humain. S'il est incontestable que le lion et le tigre n'ont pas d'autre choix qu'un régime carnivore, l'homme peut opter pour une autre alimentation. Manger de la viande n'est pas pour lui une nécessité vitale, comme en témoignent les pratiques végétariennes en tout temps et en tout lieu, ce qui constitue pour les militants antispécistes un fait avéré, non une opinion subjective. Consommer de la chair animale n'est indispensable ni pour vivre en bonne santé, ni pour mener une vie épanouissante, ni pour jouir des plaisirs de la table. L'homme, en tant qu'animal omnivore capable de créer et d'infléchir ses propres choix et pratiques, peut se passer de viande s'il le décide, et s'orienter vers le végétarisme sans dommage, contrairement aux autres animaux prédateurs.

Les antispécistes sont strictement végétariens à titre militant. C'est là un trait essentiel qui caractérise leur mouvement et le distingue des autres. Cette spécificité leur est d'ailleurs reconnue par une partie des protectionnistes qui n'ont pas hésité à les qualifier de « mangeurs d'herbe ». La divergence n'est pas mineure puisqu'elle porte sur l'objet de la bataille à mener : cesser de consommer de la viande pour les antispécistes, lutter contre les mauvais traitements inutiles chez les défenseurs des animaux. Cette différence non seulement les distingue, mais les oppose, opérant une scission entre ceux qui ne tolèrent pas l'alimentation carnée et ceux qui, malgré leur sensibilité animalitaire, participent au « carnage ».

Les antispécistes ne sont pas de ceux qui, ne pouvant régler la question sur le plan concret, le feraient sur le plan imaginaire, ni de ceux qui exploitent les bons sentiments. Cette intransigeance renvoie les « amis des animaux » à leurs contradictions, ce qui ne manque pas de faire surgir des tensions.

Exprimant fermement des convictions auxquelles ils tiennent, les antispécistes apparaissent souvent comme une minorité déviante, faisant preuve de consistance : « La consistance du comportement est perçue comme un indice de certitude, comme l'affirmation de la décision de s'en tenir inébranlablement à un point de vue donné, comme le reflet de l'engagement dans un choix cohérent, inflexible » [Moscovici, 1979 : 138]. C'est certainement cette consistance qui a valu à l'antispécisme des oppositions virulentes mais aussi des adhésions d'anciens protectionnistes, séduits par l'absence de compromis et la

cohérence de la doctrine libérationniste. Sophie, militante, enseignante en philosophie, explique ainsi son engagement : « Quand j'ai compris pourquoi les antispécistes se distinguaient des défenseurs des animaux, je me suis moi-même nommée différemment ; je ferais plutôt partie des défenseurs des animaux jusqu'à l'extrême. J'ai compris qu'on ne pouvait pas les défendre en acceptant de les tuer et de les manger. Je voyais bien que tous ceux qui font partie des défenseurs des animaux mangent de la viande, portent du cuir [...]. J'estime que ce n'est pas possible d'aimer les animaux, d'être ému par eux, et d'accepter qu'on leur fasse ce qu'on fait. J'ai donc cessé de manger de la viande. »

Tandis que les défenseurs des animaux obtiendraient des accords de complaisance avec une société globale très majoritairement hostile (défenseurs progressistes), les antispécistes ne transigent pas, fût-ce au prix d'une impopularité, d'une incompréhension et d'une marginalisation durables (libérateurs révolutionnaires). Les concessions et les compromis sont autodestructeurs, pensent-ils : que serait en effet un mouvement fondé sur la lutte contre la souffrance et pour l'égalité de considération des animaux sensibles, s'il admettait l'alimentation carnée ?

• *Concilier humanisme, animalisme et politique*

Soucieux de porter le problème de la condition animale dans la sphère publique et politique, les antispécistes ont choisi la cohérence argumentaire et l'adéquation des idées et des pratiques pour donner une légitimité et une efficacité à leur action militante.

À leurs yeux, la question est en effet politique, au même titre que la lutte contre la torture, le racisme, le sexisme ou le fascisme. Quand la défense animale fait appel à la compassion et à la sensibilité individuelle, les antispécistes cherchent à atteindre la raison, la responsabilisation éthique et citoyenne des gens. Thomas, militant, étudiant en sociologie, commente ainsi leur souci de maintenir visible leur spécificité : « Aujourd'hui des associations se réclamant de la libération animale se repositionnent sur des objectifs plus ou moins abolitionnistes, sans modifier leur discours ni politiser d'aucune façon la question de l'exploitation animale. L'essor de ce courant en France ne fait que souligner l'importance de la constitution d'un pôle spécifique antispéciste qui maintienne explicitement comme horizon politique l'exigence d'un monde de justice et d'égalité. »

Du point de vue libérationniste, ce qui justifie de respecter l'individu animal n'est pas qu'il appartienne à une espèce en voie de disparition, ni qu'il plaise aux

humains, mais le fait qu'il soit vivant et capable de souffrir<sup>8</sup>. À ce titre, les antispécistes mettent sur un même plan les humains et les animaux, tous à libérer de la domination et de la souffrance qui lui est associée. De même, ils refusent d'opérer des différenciations entre les humains « exploités d'animaux » et les autres. Thomas enchaîne : « *Il n'y a pas lieu de distinguer entre "eux", les "méchants", et "nous", les "gentils". Nous sommes tous responsables, mais pas coupables.* » L'antisépécisme serait ainsi une nouvelle forme d'humanisme-animalisme qui s'inscrirait dans la lignée des mouvements de libération pour les humains opprimés (esclaves, Noirs, femmes, homosexuels) avec le désir d'obtenir des succès comparables.

C'est toute l'originalité de ce courant animalitaire, qui entend ainsi se démarquer, des mouvements de protection animale dont les militants estiment, à l'instar de Romain, assistant social, que « *dans la défense animale, il y a des gens qui sont presque d'extrême droite, qui utilisent des propos racistes pour dire, par exemple, que les musulmans égorgent des moutons, que ce sont des monstres... Cela montre qu'ils hiérarchisent les humains... Nous, les antispécistes, on évite toute hiérarchisation, l'oppression d'un individu est grave, qu'il soit humain ou non humain !* ».

Certaines attitudes compromettantes d'une partie des défenseurs des animaux engendreraient un risque propre à la France : le danger de « *bardodisation* »<sup>9</sup>, selon lequel tout groupe se réclamant d'une action en faveur des animaux se voit soupçonné de complaisance pour l'extrême droite. Aussi les antispécistes sont-ils attentifs à ne pas se mélanger, à ne pas être « récupérés ». Ils supportent mal de militer aux côtés des autres associations proanimales. La seule riposte imparable à leurs yeux est de faire reconnaître leur militantisme comme un mouvement résolument politique pour éviter toute accusation de misanthropie<sup>10</sup>.

Si les représentations antispécistes ne coïncident pas avec celles de la protection animale, de façon comparable, elles ne peuvent être confondues avec celles des protecteurs de la nature.

## ■ Antispécisme et protection de la nature : les incompatibilités majeures

On prend parfois l'antisépécisme pour un mouvement de protection de la nature. Pourtant les antispécistes ne sont pas écologistes. Ils dénoncent, au

contraire, la vision « *naturaliste* » de ces derniers et ses conséquences sur le sort réservé aux animaux. De leur point de vue, la notion même de nature est un instrument au service de la domination humaine sur le monde, un artifice culturel, une idéologie.

Les discours et les pratiques des acteurs de la protection animale, liés parfois à un souci vague mais consensuel de protection de l'environnement, relient souvent intérêt pour les animaux et intérêt pour la nature. Or, c'est justement cette opinion largement partagée qui incite à penser que tout ce qui ressort de l'ordre du « naturel » est un donné immanent. Alors que l'écologie défend l'idée d'une force intangible – la nature – qui décline et distribue immuablement les êtres en dominés et dominants, les antispécistes voient dans cette approche la légitimation socialement construite de formes de domination entre les êtres. Martin, l'un des pionniers du mouvement, considère que les antispécistes doivent impérativement se distancier de l'écologisme, pour faire comprendre précisément ce qui les en distingue : « *L'urgence est de travailler à une révolution culturelle ; c'est la dichotomie humanité/nature qu'il est essentiel de critiquer.* »

L'idée de nature semble avoir, en effet, des défauts *antisépécistement* rédhitoires. Elle justifie ou, pire, idéalise la cruauté, alors que l'objectif essentiel est précisément la lutte contre tous les types de souffrances. Elle renvoie toujours à l'homme, héros principal de ses mises en scène, qui s'en trouve comme exclu, s'estimant souvent plus culturel que naturel, ce que l'antisépécisme réfute également.

Le grand défaut du *naturalisme* est aussi l'incapacité de générer l'idée d'un monde meilleur ; il entretient au contraire toutes sortes d'injustices en tant qu'instrument privilégié de hiérarchisation et de classification. Martin revendique une position « *antinaturaliste* » : « *Dépasser le naturalisme, c'est aller au-delà d'une vision du monde restreinte construite à notre avantage d'humains. Nous, animaux humains, pouvons cautionner l'ordre naturel parce que notre espèce n'est pas censée en faire partie. La nature des êtres a servi à justifier beaucoup de choses : le racisme, la guerre, l'ordre social établi. C'est toujours l'idée de différence de nature qui fonde racisme et sexisme... Les modes de vie qui proposent une alternative au nom d'un retour à la nature sont plus régressifs que progressistes et sont intellectuellement stériles.* »

En effet, quand on parle de la nature comme d'une entité avérée, indiscutable, on parle tout aussi facilement de la nature humaine, de la nature féminine, de la nature des choses... Et on souscrit, à son insu, à des certitudes qui ordonnent, figent et excluent.

Enfin, le « respect de la nature » – faisant partie des idées consensuelles et normatives actuellement véhiculées au sein de nos sociétés – est à ce titre également rejeté, comme étant l'idéologie du respect de l'ordre des dominations.

#### • *Culte de l'individu*

Les mouvements environnementalistes raisonnent en termes d'espèces et non d'individus. Pour les anti-spécistes, ce qui importe n'est pas la vie en général, ni son principe, mais la vie concrète et sensible incarnée par des êtres singuliers. L'environnement n'étant pas une entité douée de sensibilité, il ne compte pas parmi leurs préoccupations. S'ils n'imaginent pas un environnement pollué avec plaisir, c'est à cause des souffrances qui peuvent en découler pour les individus : la préservation de la qualité environnementale est nécessaire à la vie et au bonheur des êtres sensibles qui l'habitent.

« Pour l'opinion publique en France, ceux qui veulent interdire la chasse à la tourterelle ou le massacre des bébés phoques sont, comme les protecteurs de la nature, des écologues. La défense des animaux, l'appel à leur libération font donc partie de l'éthique environnementale. Rien n'est moins sûr. La logique du bien-être, ou du droit, des animaux, est celle de l'extension d'un schéma individualiste » [Larrère, 1997 : 44].

Les antispécistes vouent en effet un culte à l'individu, dont l'épanouissement personnel serait incompatible avec la société. Ils militent pour d'autres rapports entre les gens, c'est-à-dire contre le couple, contre l'hétérosexualité normative, contre l'école obligatoire et contre toutes les formes de contraintes faisant obstacle à l'autonomie des individus.

En faisant de la libération animale une lutte globale, ils imaginent un monde sans prédation, un paradis pacifique où plus un être vivant ne mangerait un autre être. Leur dégoût pour la souffrance les mène vers l'utopie d'un monde débarrassé de toute forme de violence interspécifique. Théo, ingénieur et militant de la première heure, suggère ce refus de la souffrance dans ses propos : « J'aime la nature, ce qu'elle apporte, la vie, le plaisir. Je n'aime pas ce qu'elle enlève, la souffrance, la mort. J'aime le bonheur, j'aime aussi celui des autres... Le cochon est un animal qui m'est sympathique. Il m'est insupportable de penser à ce qu'on lui fait dans les élevages et les abattoirs. Quelle inconscience de réduire à de la viande un être sensible, et cela pour le si petit plaisir de manger de la viande. Mais l'être humain d'abord – disent les écologistes, les pouvoirs publics, presque tout le monde ! Le seul respect

que j'aie pour la nature, c'est le respect du désir de jouir de la vie. »

Les antispécistes sont sensibles à la souffrance. L'émotion empreint leurs paroles, presque à leur insu, des paroles d'indignation, de refus de la vie dans sa dimension cruelle. Cette farouche *pathophobie* les entraîne dans un songe où humanisme et animalisme, individualisme et altruisme seraient réconciliés. Ils sont proches de ceux dont parle Dalla Bernardina : « Dans ce public, nous pourrions trouver des sujets qui ont du mal à passer du conte merveilleux à l'acceptation de la vie en ce qu'elle a de prosaïque et de contraignant, autrement dit du principe de plaisir au principe de réalité » [Dalla Bernardina, 2006].

Les antispécistes ont espéré, à plusieurs reprises, se rapprocher de courants militants déjà existants (défense animale, protection de la nature), mais ils n'ont pu s'allier avec eux. Ce qui les différencie profondément de ces courants, c'est le rêve libertaire qui les habite, qui les guide.

C'est d'ailleurs dans le milieu alternatif qu'ils ont tenté de réaliser leur rêve, un jour, avant de prendre le large, à la suite de conflits qui concernaient déjà certains motifs évoqués précédemment. L'antispécisme n'aurait sans doute pas existé sans le passé anarchiste de ses instigateurs qui ont trouvé une nourriture intellectuelle dans le milieu libertaire. Dans sa raison d'être, dans ses objectifs et dans son mode de fonctionnement, l'antispécisme reproduit les principes de l'anarchisme : dissensions internes, débats interminables sur l'organisation, remises en cause incessantes, pour court-circuiter toute forme de pouvoir naissant.

L'antispécisme s'est peu à peu construit en France en tant que mouvement singulier et spécifique, après avoir vainement tenté de se rapprocher de la mouvance protectionniste et du militantisme écologiste. D'autres courants comparables de libération des animaux, notamment dans les pays anglo-saxons, n'ont pas opéré de scission aussi radicale sur les principes et sur le terrain avec les mouvements de défense des animaux ou de la nature. Ils n'hésitent pas à s'exprimer par des actions de sabotage (envers les laboratoires, les parties de chasse ou les magasins de fourrure) qu'ils organisent avec toutes sortes de militants, selon les situations et les opportunités. Les antispécistes français refusent catégoriquement ce type de manifestation, se réclamant imperturbablement d'une posture pacifiste et raisonnée. Confrontés à un contexte généralement hostile, dans le doute, ils se sont toujours séparés des autres, jamais d'eux-mêmes. ■

## I Notes

1. Cette note est issue de la thèse *Ethnologie de l'antispécisme, mouvement de libération des animaux et lutte globale contre toutes les formes de domination*, sous la direction de Pascal Dibie, décembre 2001, Paris VII-Denis Diderot, dont je présente ici quelques aspects.

2. Brochure *Nous ne mangeons pas de viande pour ne pas tuer d'animaux* distribuée à 5 000 exemplaires entre 1985 et 1992.

3. Il est difficile de chiffrer avec précision, mais on peut affirmer qu'en près de vingt ans on est passé de quelques dizaines de militants en France à quelques milliers de sympathisants : depuis quelques années, les défenseurs des animaux rejoignent de plus en plus le courant antispéciste, séduits par sa radicalité et sa cohérence. Au niveau international, on estime que les

mouvements de libération des animaux concernent vingt millions de personnes dans le monde.

4. Sous la forme de collectifs, de groupes de soutien, ils luttent contre l'autorité, la censure, l'exclusion : on les retrouve aux côtés des sans-papiers, des mouvements de chômeurs, des réseaux homosexuels, des prisonniers politiques (gauchistes, révolutionnaires) en liaison avec l'ABC (Anarchist Black Cross), fédération internationale de lutte pour l'abolition du système carcéral, des féministes avec le Réseau européen d'hommes profémministes ; ils militent également pour la légalisation de l'euthanasie avec l'AMD, Association pour le droit de mourir dans la dignité...

5. Quatrième de couverture des *Cahiers antispécistes*, revue française de libération des animaux, qui existe depuis 1991.

6. Les prénoms ont été changés.

7. Certaines associations de défense

animale commencent à parler de végétarisme et à revendiquer des droits pour les animaux. Leurs responsables lisent les revues antispécistes.

8. Les animaux n'ont pas forcément des droits, mais des intérêts : intérêt à vivre et intérêt à ne pas souffrir. La capacité à souffrir est la caractéristique fondamentale qui leur donne le droit d'être considérés, au nom d'un principe : l'égalité de tous les êtres sensibles. Donc tout animal, plaisant ou repoussant, a droit au respect. La question n'est pas d'aimer ou non les animaux mais de les traiter comme les êtres indépendants et sensibles qu'ils sont ; il faut les laisser vivre leur vie. Il faut cesser de faire coïncider la limite du droit à la vie avec la frontière de l'espèce humaine uniquement.

9. L'expression est de nous.

10. Pour une analyse approfondie des accusations adressées à l'antispécisme, nous renvoyons à notre thèse de doctorat, p. 297 et sq.

## I Références bibliographiques

CHAPOUTIER Georges, 1990, *Au bon vouloir de l'homme, l'animal*, Paris, Denoël.

DALLA BERNARDINA Sergio, 2006, *L'éloquence des bêtes : quand l'homme parle des animaux*, Paris, Métailié.

DUBREUIL Catherine-Marie, 2001, *Ethnologie de l'antispécisme, mouvement de libération des animaux et lutte globale contre toutes les*

*formes de domination*, thèse pour le doctorat d'ethnologie, sous la direction de Pascal Dibie, Université Paris 7-Denis Diderot.

LARRÈRE Catherine, 1997, *Les philosophies de l'environnement*, Paris, PUF.

*Les Cahiers antispécistes*, 1991-février 2008 (dernier numéro consacré à l'abolition de la viande).

MOSCOVICI Serge, 1979, *La psychologie des minorités actives*, Paris, PUF.